

Recherches sociographiques



Clarence EPSTEIN, *Montreal City of Spires*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 2012, 270 p. (Coll. Patrimoine urbain.)

Amélie Soulard

Volume 54, numéro 2, mai-août 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018297ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018297ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Soulard, A. (2013). Compte rendu de [Clarence EPSTEIN, *Montreal City of Spires*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 2012, 270 p. (Coll. Patrimoine urbain.)]. *Recherches sociographiques*, 54(2), 366-367.
<https://doi.org/10.7202/1018297ar>

(p. 1004), tandis que Laurent Turcot raconte les rumeurs et scandales ayant fait vibrer la ville au 18^e siècle, que Magda Fahrni évoque les tribulations du quotidien en temps de guerre ou que Daniel Latouche, Guy Bellavance et Christian Poirier brossent le portrait d'une effervescente scène culturelle de 1920 à nos jours.

Allant au-delà du seul effort de synthèse, déjà considérable, Fougères et son équipe contribuent à l'historiographie montréalaise en proposant aussi des recherches nouvelles, s'appuyant sur des sources inédites. Il est donc étonnant de ne pas retrouver de bilan historiographique, ne fût-ce que pour mieux faire ressortir l'originalité du présent ouvrage. La participation d'un grand nombre d'auteurs permet d'approfondir l'analyse à travers des incursions plus détaillées dans une foule de sujets précis. Le choix des thèmes est généralement judicieux, bien que certaines omissions puissent surprendre. Par exemple, si les femmes et les Montréalais issus des communautés culturelles sont mentionnés à travers les deux tomes, aucun chapitre n'est consacré spécifiquement à leur apport au développement de la ville (à l'exception peut-être du très pertinent texte sur les banlieues de l'immigration). Quant aux autochtones, la continuité suggérée par leur désignation comme « de lointains ancêtres » et les « fondateurs du Québec » (p. 44) est pour le moins étonnante. Présentées dans un premier temps par le prisme des premiers archéologues blancs du 19^e siècle, les Premières Nations sont visibles dans la section sur la Nouvelle-France, mais semblent ensuite disparaître complètement de la trame historique de Montréal et sa région. Enfin, certains auteurs restent étonnamment attachés à la notion de « cloisonnement » culturel qui a longtemps dominé le regard historique sur Montréal. Que ce soit en matière de philanthropie ou de vie culturelle, nul ne doutera du rôle des tensions entre groupes ethniques et linguistiques dans le développement de la ville. Cependant, la féconde approche territoriale mise de l'avant au sein même du livre permet de s'interroger sur la centralité que doit encore prendre ces lignes de démarcation dans notre compréhension de l'histoire de Montréal. Le Monument national est-il vraiment moins « national » du fait d'avoir, dès ses débuts, abrité des troupes de théâtre anglophones et yiddish (p. 788, 798) ? N'en est-il pas d'autant plus montréalais ? Cet ambitieux ouvrage se fixe des objectifs innovateurs auxquels il parvient bien à répondre. Il reste à souhaiter que son appel pour une histoire de Montréal plus englobante, mouvante et ouverte sur l'autre puisse être encore plus largement entendu.

Nicolas KENNY

Département d'histoire,
Université Simon Fraser.
Nka26@sfu.ca

Clarence EPSTEIN, *Montreal City of Spires*, Montréal, Les Presses de l'Université du Québec, 2012, 270 p. (Coll. Patrimoine urbain.)

Cet ouvrage étudie l'architecture religieuse à Montréal pendant la période coloniale britannique, comblant ainsi une lacune de l'historiographie. L'historien de l'art et de l'architecture, Clarence Epstein, présente une cinquantaine de lieux

de culte construits par les différentes confessions et groupes ethniques. Ces lieux sont analysés en tant qu'espaces publics et lieux de pouvoir, manifestations matérielles des identités religieuses et de l'édification du tissu urbain. Alternant les différents points de vue et combinant une structure thématique et chronologique, Epstein éclaire la complexité des enjeux religieux, sociaux et architecturaux entourant la construction de ces lieux de culte.

L'étude s'ouvre sur la période allant de 1760 à 1830, redécoupée en trois thèmes : les canons britanniques, l'influence américaine et la revanche canadienne-française. Dès le premier chapitre, l'approche ethnologique nuancée de l'auteur met en relief les influences et tensions entre la population catholique et les émigrants appartenant à de nouveaux groupes religieux, entre l'attachement aux traditions et les nouvelles formes. S'attardant à chacune des dénominations présentes, Epstein montre la complexité des enjeux politiques et sociaux lorsqu'il est question de construire un lieu de culte. Le deuxième chapitre aborde les tensions de classes entre marchands loyalistes et membres de l'élite britannique qui se rapprochent l'une de l'autre en réaction à la menace des valeurs subversives américaines. L'auteur attire ensuite notre attention sur la réponse architecturale catholique en réaction à l'affirmation identitaire des Loyalistes britanniques. L'analyse fait ressortir qu'un nouvel ordre des valeurs s'impose, celui du Nouveau Monde.

La deuxième partie couvre chronologiquement les trois décennies suivantes (1830-1840-1850) pendant lesquelles les constructions se multiplient. Dans le quatrième chapitre, Epstein s'attarde aux non-conformistes et à leur vision sobre du rituel qui s'exprime par une architecture simple. Il souligne l'œuvre des architectes John Wells et Francis Thompson qui imposent leur vision de l'architecture. En fin de chapitre, une part importante traite de l'émergence de la communauté juive, acquérant ses pleins droits civils en 1832, et de ses contributions financières aux projets architecturaux catholiques et anglicans comme moyen de s'intégrer à l'élite montréalaise. L'auteur enchaîne avec l'appropriation locale de l'esthétique gothique anglaise et le renouveau roman. Suit une étude de cas approfondie de l'église Saint-Patrick, symbole d'opposition par son style gothique français. Epstein consacre son dernier chapitre à la décennie 1850-1860 où les catholiques, minés par les rivalités internes, multiplient les nouvelles constructions pendant que les anglicans réorganisent leur structure organisationnelle et normalisent leur architecture.

L'ouvrage est abondamment illustré de documents d'archives, dessins, photos et transcriptions. Premier ouvrage en anglais de cette collection, il crée un pont entre les communautés scientifiques, ce qui prolonge la thèse de l'auteur : « Through their assertions and compromises, national and religious groups mutually benefit from the proximity to one another » (p. 211).

Amélie SOULARD

CRAD,
Université Laval.
Amelie.soulard.1@ulaval.ca